

grande pirogue, ils ont toujours une maison toute prête. Nous nous étions assis sous un hangar contigu, et nous nous faisons mutuellement des présens, le chef et moi. Un petit garçon me vola dans ma poche; ce fut avec maladresse, car découvert aussitôt, il laissa tomber ce qu'il avait pris; mais le chef fut si provoqué par l'imprudence du filou, qu'il se mit aussitôt à le poursuivre, et promit de le bien punir s'il l'attrapait.

« Après que la pluie eut cessé, nous nous remîmes en route. Bientôt nous rencontrâmes Otou et sa femme, portés chacun sur le dos d'un de leurs sujets; il me demanda une hache, des ciseaux, etc.; n'en ayant point de reste, je lui dis d'aller au vaisseau, où on lui en donnerait. Enfin j'atteignis le quartier-général, où je ne vis qu'un petit nombre de cabanes, de pirogues, et des hangars temporaires, dont Pomarri occupait le meilleur. On m'y conduisit, et on me dit qu'il était un peu plus loin dans une maison, occupé avec ses domestiques à préparer des étoffes. Averti de mon arrivée par un messenger qu'on lui avait dépêché, il ne tarda pas à paraître; il témoigna beaucoup de joie de me voir, et toucha son nez contre le mien. Lui ayant demandé pourquoi il n'allait pas à Matavai, il me répondit qu'il ne le pouvait pas pour le moment, parce que c'était le temps d'un grand travail pour lui: il fallait qu'il rassem-

blât des pirogues, des étoffes, des cochons, etc., pour distribuer aux chefs et aux arreoïs qui l'accompagneraient à la grande fête à Pappara; elle devait avoir lieu sous peu de jours, et fixait sur lui les regards de toute l'île. Cette excuse était sans doute très-plausible; car la sollicitude publique semblait empreinte sur son visage. Au reste il avait envoyé Aiddi à sa place. Je lui dis qu'elle ne recevrait pas autant de présens que s'il y fût allé en personne: « Oh! reprit-il, je fais moins de cas des présens que de l'amitié du capitaine. »

Ainsi qu'on l'avait dit à Wilson, la plupart des chefs de Tiarabou étaient réunis dans cet endroit. Leurs pirogues étaient tirées sur le rivage, et devant leurs cabanes de grandes quantités de provisions étaient suspendues à des pieux fichés en terre; il en arrivait un plus grand nombre des cantons voisins. Cet ensemble donnait peut-être une image assez exacte du camp des Grecs près des bords de l'Hellespont, dans les temps héroïques. Ces chefs donnèrent les renseignemens les plus détaillés sur la population du Tiarabou.

Toute la pointe orientale de cette presqu'île consiste en montagnes hautes et raboteuses, qui se prolongent jusqu'au bord de la mer, et forment des falaises escarpées, dont le passage est extrêmement dangereux. Le terrain bas est par conséquent étroit et inégalement réparti. Mais depuis la

baie d'Ohaïtpeha, sur la côte septentrionale, et depuis le point opposé sur la côte du sud, en allant vers l'isthme, le terrain bas a trois cents à six cents pieds de largeur, et il en a davantage lorsqu'il se trouve des vallées. Il n'y avait là et dans les environs qu'un petit nombre de cotonniers assez chétifs. Aucune partie de cette péninsule ne vaut les bons territoires de la grande presque-île.

« Le soir, dit le voyageur, je déployai mon lit dans la même maison où couchaient Pomarri, plusieurs chefs et Pierre. Je ne pus pas beaucoup dormir, parce que l'un ou l'autre ne cessa de parler pendant toute la nuit. Pomarri fit plusieurs questions adroites à Pierre sur les lieux et les choses qu'il avait vues pendant son voyage, et notamment sur les naturels de Tongatabou, les plumes rouges et plusieurs objets manufacturés de cette île ayant donné aux Taïtiens une grande idée du peuple qui l'habite. On parla de toutes les productions de Taïti, les chefs demandant si elles se trouvaient à Tongatabou, si le sol y était fertile, s'il y avait de bonnes pirogues et de belles femmes; ils interrogèrent aussi Pierre sur les Marquésas, dont ils dirent que les habitans leur étaient aussi inférieurs en civilisation qu'eux-mêmes l'étaient aux Européens. Du reste, ils parurent enchantés de la relation que Pierre leur fit de tous ces pays; mais quand il les entretint des

choses merveilleuses de l'Europe, ils témoignèrent d'abord de la surprise; mais incapables de se former une idée de ce qu'il leur racontait, leur plaisir diminua bientôt; tandis que les habitans des îles des Amis leur ressemblant à peu près en tout, ont les mêmes usages, le même habillement, ainsi que des pirogues, des fruits à pain, des cocos et des bananes; et voilà selon eux ce qui donne du prix à un pays, quoiqu'il ne contestent pas notre supériorité sur tout autre point. Pomarri et les hommes de sa suite regrettaient surtout de n'avoir pas des vaisseaux, et d'ignorer l'art de les conduire au loin. M'adressant la parole d'un air pénétré de douleur, ils me dirent qu'ils ne pouvaient pas aller plus loin qu'Oulietea ou Houaheiné, encore au risque d'être poussés ils ne savaient pas où, et de périr. Vous au contraire, ajoutaient-ils, vous pouvez naviguer pendant plusieurs lunes, pendant les nuits les plus noires et les coups de vent les plus forts, puis arriver exactement à Taïti. Je leur répondis qu'autrefois nous étions dans le même état qu'eux, et que nous ne savions rien; mais que de braves gens apportèrent dans notre pays le papier parlant, et nous enseignèrent à le comprendre: ce qui nous apprit le moyen de connaître le véritable Dieu, de construire et de conduire des navires, et de faire des haches, des ciseaux, et les divers objets que nous

avons ; que son tayo, le capitaine Cook, avait dit aux éris de Prétané que ni le roi de Taïti ni son peuple ne comprenaient le papier parlant, ni ne savaient faire toutes ces choses. En conséquence, par leur sincère amitié pour lui, ils avaient envoyé de braves gens à Matavaï, pour l'instruire, ainsi que ses enfans et son peuple, comme on nous instruisait ; que comme chef de l'île et régent pour son fils, il lui importait d'envoyer son fils et ses sujets écouter les leçons de ces hommes, parce que s'il négligeait l'occasion actuelle, il ne viendrait plus de ces braves gens, et qu'ils resteraient perpétuellement dans l'ignorance.

Je crois qu'il fit à mon discours autant d'attention qu'il put, et dit que c'était *my-ti* (bon) ; puis il s'endormit.

« Le lendemain matin il plut beaucoup, ce qui nous retint dans la maison jusqu'à neuf heures ; alors le chef et tous ses domestiques se mirent à travailler à l'étoffe. J'allai les voir ; ils étaient occupés à de grandes pièces longues de quatre-vingt-dix pieds, et larges de douze ; elles étaient étendues à terre : ils les appliquaient l'une sur l'autre et les renforçaient avec une pâte. Pomarri ne s'épargnait pas plus que les autres.

« Vers midi on apporta un beau cochon rôti pour dîner ; on m'en donna une portion : le reste fut porté au chef. Ceux qui l'entouraient en pri-

rent une portion si considérable, qu'il ne fit qu'un maigre repas ; c'est peut-être pour cela que l'homme qui lui met les morceaux dans la bouche, lui apportait à manger pendant les deux nuits que je passai dans ce lieu. Il me sembla que les cochons n'y étaient pas aussi abondans qu'ailleurs, ou bien qu'on les réservait pour le jour de la fête.

« Je pris congé de Pomarri le lendemain ; je l'informai de mon projet de retourner au vaisseau le long de la côte méridionale de Taïti-noué, et je le priai de me prêter une pirogue. Il m'en fit à l'instant donner une meilleure des simples, qui devait rester à Pierre après notre arrivée ; il y mit deux cochons très-gras, et envoya un homme au premier canton où je devais aborder, pour qu'il m'en préparât un autre. Je lui avais donné une paire de ciseaux et tout ce dont je pouvais disposer ; il me demanda une pièce d'étoffe qu'un chef m'avait donnée ; il l'obtint. Alors il jeta les yeux sur ce qui me servait de lit comme pour le recevoir en don : voyant que son avidité prenait l'essor, je lui dis adieu en éprouvant un sentiment de pitié. Il eut l'air affecté et me chargea de recommander au capitaine de donner à Aïddi des haches, des ciseaux, etc.

« Le premier endroit où j'atteris, fut Ouaïeri ; ce canton est gouverné par une femme qui a épousé le fils de l'éri Taouha. Ils sont tous les

deux fort jeunes, âgés peut-être de quinze ans ; il a la physionomie la plus vive et la plus spirituelle que j'aie vue. Toutahah, tuteur des jeunes chefs, me parut très au fait de plusieurs de nos usages ; il savait plusieurs mots anglais. Avant d'apporter un jeune cochon qui avait été cuit pour le dîner, Toutahah enfonça quatre pieux en terre, posa par-dessus des planches en guise de table, qu'il couvrit d'une pièce d'étoffe propre, plaça devant moi une assiette anglaise, et me fit des excuses de n'avoir pas un couteau et une fourchette. Quand je partis, ces bons insulaires mirent dans ma pirogue un cochon, conformément aux ordres de Pomarri, et me firent d'autres présens que je reconnus le mieux que je pus. »

Le voyageur vit en passant à Pappara, Temarri, l'ancien souverain de Tiarabou ; il était dans un état d'ivresse complète.

Le grand morai d'Oberea était à peu de distance. Le voyageur alla le voir ; il n'y trouva plus au milieu du sommet l'oiseau sculpté en bois et le poisson sculpté en pierre dont parle sir Joseph Banks, qui a donné une description de ce monument dans la relation du premier voyage de Cook. Les pierres des degrés supérieurs de la pyramide étaient tombées en plusieurs endroits ; les murs de la cour étaient aussi très-délabrés, et le pavé en pierres plates ne se distinguait plus qu'en

quelques endroits. Il y avait dans l'intérieur de la cour une maison qu'on appelait la maison de l'éatoua et qui était constamment habitée. Banks dit aussi qu'à peu de distance à l'ouest de cet édifice, il y a une autre cour pavée qui renferme plusieurs petites constructions nommées couattas par les naturels, et qu'il paraît que ce sont des autels sur lesquels ils placent leurs offrandes aux dieux ; il ne restait plus qu'un monceau de pierres.

Depuis la conquête, le grand morai qui avait appartenu à Temarri, comme descendant d'Oammo et d'Oberea, est à Otou.

« Je venais de partir, dit Wilson, et j'avais déjà parcouru à peu près un mille le long du rivage, quand je rencontrai Temarri qui retournait chez lui, après avoir cuvé son ava ; il était allé adorer à un morai situé assez loin dans l'ouest. Pierre lui ayant dit que je l'avais attendu, il eut peur que je ne fusse fâché, et me demanda si je ne l'étais pas. Je le tranquillisisai sur ce point ; alors il s'informa du motif de notre visite à Pomarri d'une manière qui annonçait sa jalousie, son envie et sa crainte de ce chef. Temarri passe pour être possédé de l'éatoua, et conformément à cette supposition, parle d'une manière inintelligible. Je pensai d'abord que ce langage est particulier aux prêtres. Les deux Suédois soutiennent

que les prêtres ne connaissent que le langage ordinaire, et qu'on les comprend toujours, excepté lorsque, par mystère, ils s'expriment d'un ton chantant. Ils ajoutent que même les jeunes filles peuvent rendre leurs chants également intelligibles. On dit que Temarri médite des projets contre Pomarri, pour venger la mort de son père et sa défaite; et que, dans l'espoir d'obtenir du succès, il a choisi pour son tayo un des frères qui a servi dans l'artillerie. Il lui a fait plusieurs présents considérables.

« Je passai la nuit à Pappara, dans la maison d'Ouaïridi, mon tayo. Je ne l'avais pas vue depuis notre retour; elle me témoigna une grande satisfaction de mon arrivée, ordonna de cuire à l'instant un cochon, et me fit présent de plusieurs objets, entre autres de fort beaux cordons de cheveux. Il y avait chez elle un grand nombre d'arreoïs, chacun avec leurs femmes, qui, par l'attachement qu'elles montraient pour leur mari, semblaient détruire ce que l'on dit, qu'ils se mêlent sans retenue les uns aux autres. Quoique la maison eût cent quarante pieds de long, ils l'occupaient entièrement, et elle ressemblait à un petit village. Chacun avait sa place distincte, marquée par sa natte; la plupart s'occupaient à faire des nattes, des cordes, des filets, etc. Dès qu'il fit sombre, ils allumèrent des flambeaux, et se

mirent à chanter et à danser jusqu'à près de minuit. Ils auraient peut-être continué toute la nuit, si je n'avais pas prié mon tayo de les prier de finir; il paraît que le bruit des tambours ne les empêche pas de dormir. Lorsqu'ils sont las de danser, ils se couchent, d'autres se lèvent et se mettent en train: c'est de cette manière que les arreoïs passent ordinairement leurs nuits, et ils élèvent la jeunesse à cette vie irrégulière.

« Pappara a une plus grande étendue de terrain bas, et est plus fertile que les cantons du nord-ouest, ou que ceux de Tiarabou; mais il le cède, sous ces deux rapports, à Attaourou et à Oparri, que je traversai ensuite: toutefois, le pays bas ne paraît avoir nulle part douze cents pieds de largeur. Ce fut sur les confins d'Attaourou que le capitaine Weatherhead aborda après la perte de *la Matilde*, et qu'il fut dépouillé par les Taïtiens de son argent et de ses habits.

« La côte d'Attaourou est ondulée, et forme un segment de cercle en se courbant à l'est du côté de Tettaha; le récif est très-éloigné de la côte, et en dedans l'eau est tranquille et peu profonde. Le fond est de beau sable blanc, entremêlé de magnifique corail, ce qui rend les voyages en pirogue, au-dessus de cette partie, extrêmement agréables. Ce canton est le plus charmant de l'île; le terrain bas est couvert de cocotiers, de

palmiers et d'arbres à pain. De larges vallées se prolongent dans l'intérieur, et le penchant des collines qui les forment, sont garnis d'arbres à fruit; leur sommet est tapissé de verdure. Les hautes montagnes de la région supérieure sont aussi ornées d'arbres, ou fendues par d'horribles précipices; la variété de leurs formes, leur éloignement les unes des autres, et les nuages qui planent constamment au-dessus de leurs cimes, ajoutent la grandeur et la sublimité aux traits gracieux du tableau qui est au-dessous.

• Je débarquai à la maison d'un chef, vis-à-vis de la grande vallée, et avant le dîner j'allai avec lui visiter un morai, où l'on disait qu'était déposée l'arche de l'éatoua. Quoiqu'il fût près de midi, nous nous ressentîmes très-peu de la chaleur du soleil, parce que la route était ombragée par des arbres à pain très-hauts; et comme les broussailles ne l'embarrassaient pas, nous n'éprouvâmes d'autre incommodité que celle des mouches. Le gingembre, le turmeric et le cotonnier croissent partout. Le morai est sur le côté septentrional de la vallée, à peu près à un mille du bord de la mer, sur un terrain uni, entouré d'une palissade, dont chaque côté à cent vingt pieds de longueur. La moitié à peu près de la plate-forme est pavée, et au milieu de cette espace s'élève un autel soutenu sur seize colonnes de bois, hautes

chacune de huit pieds: il a quarante pieds de longueur, et sept de largeur. Le dessus de l'autel est revêtu d'une natte épaisse, dont les extrémités, en retombant, forment une frange tout à l'entour. Sur la natte sont déposées les offrandes, qui sont des cochons tout entiers, des tortues, de grands poissons, des bananes, des cocos verts, etc.: tout cela est dans un état de putréfaction qui répand une odeur infecte. Un grand espace d'un des côtés de la palissade était brisé. On avait bouché le trou avec un tas de pierres brutes; sur ces pierres, et de front avec la palissade, on avait placé ce que les Taïtiens appellent des tis, qui sont des planches hautes de six à sept pieds, et découpées en formes diverses. Dans un coin, près de ce tas de pierres, il y avait une maison et deux hangars, où des hommes sont constamment de service. J'entrai dans la maison. A une extrémité était le tabernacle, ou l'arche de l'éatoua; il ressemblait absolument aux cabanes qu'ils placent sur leurs pirogues, excepté qu'il était plus petit, n'ayant que quatre pieds de long, sur trois de largeur et de hauteur. Comme il ne contenait que quelques morceaux d'étoffe, je demandai où ils avaient caché l'éatoua: ils répondirent qu'il avait été transporté le matin à un petit morai, près du bord de la mer; mais qu'on allait le rapporter; ce qui eut lieu une demi-heure après. Quoique je n'eusse pas

examiné cet endroit sans éprouver de la compassion pour ces pauvres gens, quand ils posèrent leur éatoua à terre, j'eus de la peine à m'empêcher de rire. Il ressemblait à un hamac de matelot quand il est suspendu, et était composé de deux parties; la plus grande de la grandeur de la maison, et la plus petite qui y était attachée, était moindre de moitié. Aux extrémités on avait attaché de petits paquets de plumes rouges et jaunes, offrandes des riches. Les Taïtiens me voyant sourire, rirent eux-mêmes de tout leur cœur; mais ce n'était, suivant les apparences, que pour me plaire, et l'idée de l'insignifiance de l'éatoua n'y entraît pour rien. Je leur dis que ce n'était pas, et ne pouvait pas être un dieu, puisque ce n'était que des étoffes et des cordons, ouvrages de leurs mains, et que cela ne pouvait pas plus parler, entendre, ou leur faire du bien ou du mal, que l'étoffe qu'ils portaient. Ce discours parut les embarrasser; cependant ils assuraient que c'était un grand éatoua, et que lorsqu'il était courroucé, les arbres à pain ne portaient pas de fruit, et qu'il leur arrivait beaucoup de maux. Il n'y avait pas dans tout cela un mot qui eût rapport à un état futur. J'avais le plus vif désir de voir l'intérieur de l'arche; on me représenta qu'à l'exception de Manné, et d'un petit nombre d'autres, personne n'avait le droit de l'ouvrir. Les

Taïtiens dirent pourtant en confidence à Pierre que l'arche ne contenait que des plumes rouges, une banane verte, et une touffe de jeunes cocos, ceuillis avant qu'ils aient brisé leur enveloppe. Plusieurs arbres à pain et à éatoua croissent dans l'enceinte.

« Chemin faisant j'allai au toupapo, où l'on conservait le corps d'Oripia, l'ami des Anglais, mort depuis quelques mois; il était parfaitement sec. L'homme qui en avait soin demeurait à peu de distance. Il s'approcha quand il nous vit; il me proposa d'ôter au corps les enveloppes qui le couvraient, et qui n'en laissaient voir que les pieds: j'y consentis. Alors il enleva le corps de dessus le tréteau où il était, défit les enveloppes en riant, et le plaça assis. Le cadavre avait été ouvert; la peau était intacte dans tous les autres endroits, et collée sur les os. Il ressemblait à un squelette couvert d'une toile huilée; il n'avait presque pas d'odeur, et malgré la chaleur du climat, pouvait rester très-long-temps dans le même état. On trouve dans la relation de Cook la description du procédé qu'ils emploient pour préserver ainsi les corps. Des fruits à pain et des bananes étaient suspendus aux arbres voisins pour l'usage du défunt. Je leur demandai ce qu'était devenu son esprit; ils me répondirent en souriant qu'il était allé dans la nuit. »

Les observations des frères sur les mœurs des Taïtiens , et sur leur pays , s'accordent entièrement avec celles de Cook , de Forster et des autres voyageurs ; ainsi nous les passerons sous silence.

Tout étant disposé pour le départ , et le *Duff* bien approvisionné , Wilson mit à la voile le 4 août.

« Le vaisseau était rempli de Taïtiens , qui étaient venus dire adieu à leur amis , et voir ce qu'ils pourraient encore en tirer ; car , observe le narrateur , ils sont égoïstes et généreux à un degré à peu près égal. Quelques-uns en se séparant de leurs tayos à une extrémité du vaisseau , pleuraient amèrement ; mais arrivés à la moitié du pont , ils reprenaient leur gaité ; et si on les accusait de dissimulation , ils répliquaient en riant que c'était l'usage de Taïti de pleurer et de se couper la peau dans de semblables occasions ; mais qu'ils laissaient de côté cette dernière marque de douleur , parce que nous leur avions dit qu'elle était mauvaise. Toutes leurs passions , ou leurs accès , durent peu , surtout ceux de la douleur. Quant à nous , vivement affectés de quitter les frères , nous leur dîmes l'adieu le plus tendre , et nous nous séparâmes comme des gens qui ne se reverraient peut-être jamais dans cette vie. Le projet des missionnaires était , aussitôt après le départ du vaisseau , de transporter leur demeure dans un endroit plus convenable , et de l'entourer d'un

mur assez fort pour les protéger contre tout danger. Tant qu'ils seront unis , il n'en existera pas pour eux ; car ils ont des forces suffisantes pour se défendre contre l'île entière. Cette opération terminée , ils doivent construire un navire de cent cinquante tonneaux pour visiter les îles voisines ; ils ont les matériaux nécessaires et d'excellens ouvriers.

« Nous espérons qu'à l'époque où nous pourrons les voir , ils auront répandu au loin la doctrine du salut , objet de leur mission.

Le 5 , le *Duff* était devant Houaheiné. Un chef vint en pirogue avec le présent accoutumé d'un jeune cochon et d'une branche verte. Les insulaires montèrent à bord sans hésiter , et parlèrent à peu près avec la même liberté que les Taïtiens. Des haches , des couteaux , des miroirs leur furent distribués. Voyant que l'on ne faisait pas attention à leurs prières de mouiller sur leur rade , ils s'en allèrent.

« Nous étions sous le vent de l'île , continue le narrateur , et d'autres pirogues vinrent le long du vaisseau. Dans l'une était Connor l'Irlandais , un des matelots de la *Matilde*. A notre surprise extrême , il avait presque oublié sa langue maternelle ; il ne s'en rappelait qu'un petit nombre de mots : s'il commençait une phrase en anglais , il était obligé de la finir dans le langage du grand océan. Il in-